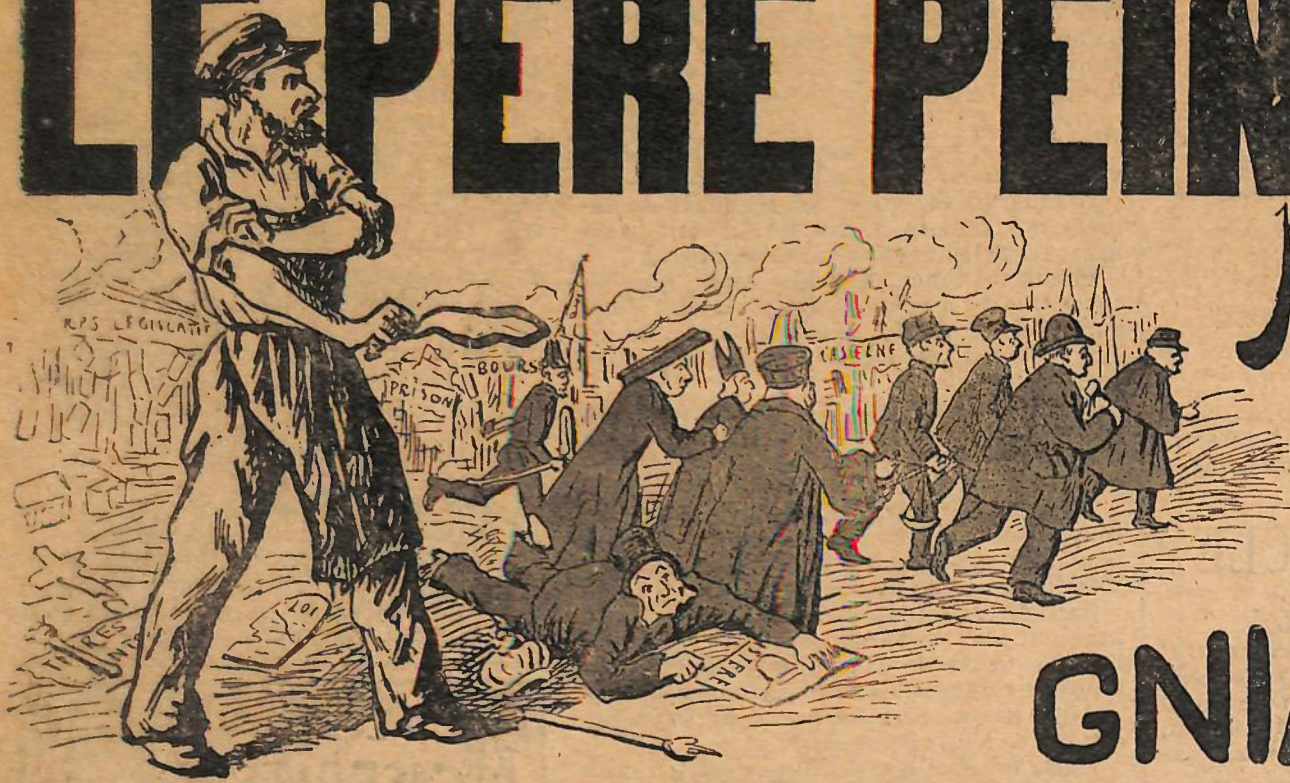


LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

La Boue Panamiste

CHOUETTE, ÇA MONTE!

L'INQUISITION EN ESPAGNE



Comédie?... Tragédie?

Y a à boire et à manger dans ce sacré nom de dieu de Panama!

On le croyait enterré, enfoui pour de bon et, va te faire foutre! le voici qui ressuscite et qui fiche la trouille à tous les palpeurs de chèques.

Saura-t-on enfin le fin mot de cette farmineuse volerie?

Connaîtrons-nous la liste complète des ministres, des sénateurs, des députés qui ont palpé le pognon panamiste?

Et ils sont plus de 104, nom de dieu!

Nous servira-t-on aussi les noms de toute la séquelle journalistique, de tous les marloupis de la haute, des messieurs chics, des aristos et des dos verts qui se sont abattus sur la compagnie de Panama, kif-kif un régiment de sangsues sur la charogne d'un canasson noyé?

Oh mais, surtout m'allons pas couper dans le panneau qui nous représente les Lesseps sous l'aspect d'honnêtes bourgeois que des bandits ont dévalisé au coin du quai.

C'est du chiquet, mille bombes!

Les Lesseps ont été des chameaucrates bougrement ficelles, — peut-être étaient-ils encore plus fripouillards que tous les chéquards qu'ils ont arrosé.

—0—

« C'est une manœuvre opportuniste! On ne trouve que des radicaux et des socialos dans le Carnet d'Arton! »

Ceux qui serinent ça sont de sacrés naïfs.

Voyons, un peu de jugeotte : c'est des opportunards qui tiennent la queue de la poêle, il est donc tout naturel qu'ils sauvent leurs copains compromis et perdent leurs adversaires.

Y a pas la question de justice!

« En politique, y a pas de justice! » a bavé un homme d'Etat.

Les chéquards qui ne sont pas du côté du manche en font actuellement l'expérience. Tant pis pour les radicaux!

C'était à eux d'être plus marioles : pour quoi, quand ils étaient au pouvoir, n'ont-ils pas fait la lessive panamiste à leur profit?

—0—

« On ne saura jamais le fin mot de toute cette putainerie! » rengânent, avec tris-

tesse, quantité de bons bougres.

Ceux-là se plaignent que ça traîne trop.

Et foutre, je ne suis pas de leur avis!

Je trouve que ça va assez vite.

Plus ça trainera, plus ça donnera au populo le temps de la réflexion.

Si, il y a cinq ans, quand le lièvre du Panama fut levé pour la première fois, les dirigeants avaient eu l'audace de faire une lessive franche et catégorique, amputant les membres gangrenés, sans pitié ni sensiblerie pour personne,

Le parlementarisme y eut gagné un regain de popularité.

Il n'en a rien été, et c'est tant mieux!

Grâce aux pourparlers entrepris à l'époque avec Arton, Cottu, Lesseps et toute la fripouille, les ministres — je parle des oiseaux rares qui n'ont pas touché — se sont mis au même niveau que les chéquards.

Aujourd'hui on les tient tous pour aussi malpropres les uns que les autres : on ne s'en prend plus aux individus, c'est le régime parlementaire qu'on rend lui-même responsable de tout ce maquereautage.

Donc, afin que le parlementarisme soit déconsidéré en plein, afin que la confiance en cette forme du gouvernement s'évanouisse complètement, souhaitons que le Panamisme resté encore en suspens.

Nous en sommes aux accidents secondaires de cette syphilis gouvernementale;

Quand nous en serons aux accidents tertiaires, ce sera la fin !

Et alors, le gouvernementalisme sera foutu — et bien foutu !

La dictature est morte avec Boulanger, Pour ce qui est de l'impérialisme ou de la monarchie, on en a plein le dos.

Donc, quand le Panamisme aura fini son travail putréfacteur, il ne restera au populo qu'à balayer le fumier social à l'égout.

Sous ce titre :

AH, CE QU'IL SE TORD

LE PÈRE PEINARD

A l'occasion de l'évanouissement de la clé du Panama je me suis tendu d'un placard qui a été gueulé lundi dans Paris.

Pour les copains de province, je réimprime les deux principaux flambeaux de ce placard : la chanson, La Clé du Panama et la tartine ci-dessous :

JUSQU'EST LA CLÉ ?

On se fout du populo, nom de dieu !

Et on s'en fout dans les grandes largeurs !

Y a pas mèche de s'en foutre davantage !

Depuis des semaines la gouvernance nous mène en bateau avec le Carnet d'Arton, nous promettant d'espatrouillantes révélations sur les chéquards du Panama.

Va te faire fiche !

Voici que, samedi, l'heure de s'exécuter étant venue, au lieu des 104 chéquards espérés, on nous en a servi juste quatre.

Trois de l'Aquarium : Antide Boyer, Henry Maret et Alfred Naquet.

Un de la Triperie sénatoriale : Levrey.

Quatre !... Au lieu de 104, c'est bougrement maigre.

Et je le répète, nom de dieu, c'est se foutre du monde.

Les grosses légumes nous prennent donc pour la fleur des gourdes ?

Tonnerre de dieu, on sait de quoi il retourne !

On sait parfaitement qu'un député honnête est un oiseau rare, — bougrement plus rare qu'un veau à deux têtes, une poule qui a des dents, un escargot sympathique, un merle blanc ou une baleine qui joue de l'accordéon.

Les députés, c'est tous fripouille et compagnie !

Si, dans le Panama, y en a quelques-uns qui n'ont pas chéqué, c'est ceux que l'on a trouvé trop mous, ou bien ceux qui, étant tout à fait au sac, n'avaient pas besoin de se faire graisser.

Des chéquards, y en a sur tous les bancs de l'Aquarium : à droite, à gauche, au centre, en face...

Partout, cré pétard !

Et pour prouver aux bons bougres que mon dégoisement est la vérité pure, y a pas besoin de publier une liste longue d'un kilomètre :

Pour prouver qu'il y a des pots-de-viniers dans tous les racoins de l'Aquarium, je vas casser le morceau sur un.

Ça suffira pour aujourd'hui !

D'ailleurs, ça ne fera pas de mal à personne vu que le chéquard en question a fini de chéquarder : il habite maintenant le royaume des taupes et, assis à la droite de Dieu, il tue le temps en jouant d'infénales parties de manille avec le père des mouches.

Ce chéquard-là, c'est Freppel !

Parfaitement, l'évêque Freppel qu'on a statufié dans son patelin.

Ça va en boucher un coin à plus d'un.

C'est pourtant vrai : Freppel a palpé ! Arton lui glissa dans la main un joli tas de billets de mille, — peut-être bien une quarantaine.

Et le frocard violet, pas bégueule, les empocha carrément.

Si j'ai foutu cet évêque en avant, c'est uniquement pour montrer que les chéquards sont de tous les bords : les droitiers ont

palpé, kif-kif les opportunards, les radicaux ou les sociaux à la manque.

Le seul distinguo à faire entre ces divers jean-foutre, c'est que la Compagnie de Panama achetait les sociaux à bon compte, tandis que, quand il s'agissait des droitiers, il lui fallait y mettre le prix.

—o—

Ah foutre, y aurait un sacré turbin, si on voulait entoiler tous les Panamitards.

Il faudrait mobiliser un régiment de paniers à salade et Mazas ne suffirait pas à loger toute l'engeance qui en dévalerait.

Faudrait donc agrandir cette ignoble turne et c'est à peine si, en y donnant pour succursale le Jardin des Plantes et celui du Luxembourg, on trouverait de quoi loger tous les chéquards.

C'est peut-être pour ça, — parce qu'ils ne savent où loger les clients d'Arton, — que les grosses légumes se font tirer l'oreille pour les entoiler.

Ah, mille pétarades, s'il s'agissait de foutre des pauvres purotins au ballon, ou bien de simples anarchos, les charognards y mettraient moins de façons !

Samedi, à l'Aquarium, des bouffe-galette faisaient plus de fouan que trente-six mille mouches à merde dans une bouteille. A les croire, le cassage de sucre d'Arton ne devrait pas être pris au sérieux, parce qu'Arton est condamné à une peine infamante.

Mais, bougres d'andouilles, c'est toujours comme ça que ça se passe : quand un type est poissé, la rousse le fait cracher au bassinet et ce n'est que sur ses dénonciations que ses complices sont emboîtés.

Puisque vous êtes fabricateurs de lois, changez le système, — c'est dans vos cordes.

Mais, tonnerre du diable, changez le pour tous !

Jusque-là, fermez vos plombs, ça pue !

—o—

Mille polochons, je ne me suis jamais tant gondolé que depuis samedi.

Et je ne suis foutre pas le seul.

Je connais plus d'une bonne bougresse qui en a mouillé sa liquette.

Tout ça, à cause de la clé.

L'avez-vous vue la clé ?...

Et chacun se fouille, tâte s'il ne l'a pas au fond de ses culottes.

Vous ne l'avez pas ?

— Moi non plus, nom de dieu !

C'est le greffier qui la tient, paraît-il.

Un costaud, ce greffier : jamais il ne s'esbigne sans sa clé.

Et il perche à Charenton.

Y a de quoi en baver des ronds de chapeau et débouarrer des lames de rasoir.

La clé du greffier est une clé d'avenir ! Elle va faire le poil à la clé du champ de manœuvres.

—o—

C'est samedi que cette bonne garce de clé a commencé à passer à la postérité.

Quand le ministre justiciard, le nommé Darlan, a réclamé qu'au lieu des fameux 104, on se borne à foutre quatre bouffe-galette à Mazas, les députés ont demandé des tuyaux plus complets.

Or, le Darlan ne voulait rien savoir, crainte de compromettre des copains opportunards.

Alors, ne sachant comment se tirer du pétrin, en bon gourdiilot qu'il est, il a inventé une histoire plus bête que trois cochons.

« Les tuyaux sont dans un coffre, qu'il a dit, ce coffre à une clé, — cette clé, le greffier l'a, — et le greffier a foutu le camp, loin, ... loin, ... loin, ... à Charenton ! »

A entendre une beurdé si faramineuse, malgré qu'ils ne soient pas en veine de rigoler, les bouffe-galette se sont tordus, kif-kif des hippopotames en chaleur.

Ils n'étaient tout-de-même pas fâchés du bateau ! Dam, ça a donné aux chéquards un tantinet de répit, puisque, faute de la clé du greffier, y a pas eu mèche d'ouvrir Mazas samedi.

—o—

Oh mais, que les crapulards ne fassent pas les farauds !

Le populo ne se laissera pas toujours mener en bateau.

Qu'on le veuille ou non, il faudra qu'on déballe tout le Panama.

Les jean-foutre de la haute auront beau tirer à cul tant et plus, on finira par tout savoir, nom de dieu !

Déjà, malgré qu'on n'ait pas encore la clé du greffier, dans la journée de dimanche il a fallu que les grosses légumes nous crachent les noms de trois autres panamitards.

En tête, vient l'illustre Rouvier.

Puis viennent le nommé Goirand et le nommé Jullien.

Ces chéquards-là, c'est pas de la petite bière.

C'est des pots-de-viniers de marque !

On cite aussi un autre trépassé, l'opportunard Burdeau comme ayant été un chéquard célèbre.

Attendez, les bons bougres, un brin de patience !

On en apprendra de belles !

Voici la débacle qui commence !

Et foutre, tous les greffiers du monde peuvent se tireflûter avec toutes les clés de la terre, c'est pas ça qui empêchera qu'on vide le sac du Panama !



Toujours les horreurs militaires

Et la série des suicides continue : Ces jours derniers des passants trouvaient, sur la berge, près du pont de Sèvres, un shako au fond duquel se trouvait la babillarde suivante, adressée à M. Treuil, à Brive :

« Mes chers parents, j'ai eu une permission de vingt-quatre heures que j'ai passée à Paris. J'ai manqué le dernier tramway, je ne puis rentrer à la caserne avant l'appel, je serai donc puni. Cette idée me poursuit et je ne peux la supporter. Je préfère mourir. Quand vous recevrez cette lettre, votre fils aura cessé de vivre. »

Ce que le gas a dû en voir de cruelles à la caserne avant de s'endormir pour toujours au fond des flots sales de la Seine !

Et de deux :

A Cherbourg, un marsouin du 1^{er} régiment, Louis Toin, employé comme soldat infirmier, devait reprendre son service à sa compagnie.

L'idée de rentrer dans la puante chambrée, d'être sujet, comme les camaros, à toutes les cheries de ce putain de métier l'a tellement tourneboulé que le fiston a préféré glisser une cartouche dans son flingot pour en finir d'un seul coup.

C'est bougrement triste, nom de dieu ! ces suicides de jeunes lurons.

Quand en verra-t-on le bout ?

—o—

Pour que ça s'arrête, foutre, faudrait d'abord que les troubades ne se transforment pas en sauvages et ne se ruent pas, comme on leur enseigne, sur le pire ennemi du troufion, le pékin, dès qu'ils ont un sabre accroché au côté.

Ainsi, dernièrement, à Cherbourg, un prolo a été assailli et poursuivi dans des circonstances vraiment épatautes.

Il passait tranquillement quand deux troubades qu'il n'avait même pas aperçus, à plus forte raison pas chinés, se jetèrent sur lui et l'un d'eux l'arquepinçant à l'épaule, gueula : « Tiens, attends, sale crochu, on va te crever ! »

Pris de frousse, le prolo réussit à se dégager, mit ses jambes à son cou et se tireflûta dar-dar, poursuivi par les deux forcenes, baïonnette à la main. Ayant fait un faux-pas, le prolo s'affala les quatre fers en l'air.

Cette chute fut son salut : les troufions lancés au pas de course ne purent s'arrêter net ; ils firent une dizaine de mètres et leur victime mettait ces quelques secondes à profit pour se relever, faire demi-tour et se carapater pour de bon.

Tonnerre de dieu, c'est pas la première fois que les troufions s'en prennent aux ciblots. Y a des gas qui trouvent que c'est lâche de s'attaquer, étant armés, à des gens sans défense.

Bien sûr que c'est pas chouette, mais les pauvres troufions agissent inconsciemment, car, le plus souvent ils sont plus poivres que trois

colonels; faut passer sur leurs galvauderies, car en se transformant en bandits ils restent dans la note militaire et ne font que mettre en pratique les principes enseignés par leurs supérieurs.

Et ils y mettent du cœur, les troubades! Faut bien prouver qu'ils sont farcis d'« esprit de corps ».

Tels, à Brest, ces trois artifiots, baïonnette aux pattes, qui cette fois ne s'en prennent pas aux ciblots mais lardent à grands coups deux soldats d'infanterie de marine.

Les victimes ont été relevées bougrement attigées et baignant dans une mare de sang. Conséquences inévitables des théories!

—o—

Histoire de varier, passons maintenant à un autre ordre d'idées. Y a longtemps que ces bougres de médocastres n'avaient fait parler d'eux. Y a au moins quinze jours!

Ainsi, au 33^e artifiot, à Nîmes, Grimaldi, jeune troubade, s'en va à la visite le 13 mars. Suivant l'usage qui consiste à voir un carottier en chaque malade, le major ne le reconnut pas, mais le fit mettre en cellule et à la diète sous la rubrique « en observation ».

L'observation produisit son effet : à minuit le troubade avait 40^e de fièvre.

Transporté à l'hôpital vingt-quatre heures trop tard, le gas cassait sa pipe en un rien de temps.

Il n'est pas toquard ce vétérinaire qui colle ses malades en cellule.

Il est toujours dans le ton et de même farine que les culottes de peau qui ne peuvent admettre qu'un troubade soit malade.

Un autre major aussi qui vient de faire des siennes, c'est celui de la garnison de Mézières.

Ce vétérinaire à la manque s'occupe bien davantage de règlements que de médecine.

Dame! ça se comprend: il porte l'uniforme.

Il vient, tout récemment, de se conformer aux règlements sur un jeune troubade de Reims qui, étant en permission de vingt-quatre heures chez sa mère à Charleville, était tombé malade.

En arrivant à Charleville, le troufion fut obligé de s'aler. Le lendemain sa mère fit venir un médecin qui, vu la gravité du cas, fit appeler le major de Mézières.

Le galonnard vint, constata une fièvre de cheval et, malgré cet état alarmant, ordonna quand même, sous prétexte d'observer les règlements, le transport du malade à l'hôpital de Mézières.

La mère, désolée, tenta de s'opposer à ce départ. Ce fut comme si elle eût pissé dans un violon; malgré ses supplications, le malade fut arraché de son lit et conduit à Mézières.

Ça pinçait! Et, grâce au frio, une pneumonie vint panacher la fièvre scarlatine qui dévorait le malheureux — et il expirait le lendemain.

Si la mère du pauvre s'épuise en malédictions contre ce major, c'est, sans doute, qu'elle aura le caractère bien mal fait pour ne pas comprendre toutes les beautés de la discipline et la logique des règlements.

—o—

Tant plus qu'on fouinarde dans la Grande Famille, tant plus on se heurte à des horreurs, et pour peu qu'on veuille savoir qui commet ces horreurs, on n'est pas cinq minutes à lanterner ni à baguenauder autour du goguenot, puisque c'est toujours les porte-galons qui personifient la maudite Autorité.

A Nîmes, au 19^e artibombe, un sous-off, la brute Chalmin, a fait bouchonner un gribier du nom de Véron.

Il l'a tant et si bien fait bouchonner que le gas en a chopé une fluxion de poitrine qui l'a conduit de riffe à l'hôpital.

Pour le chaquet, on a collé le sous-off en prévention de conseil de guerre. Mais c'est du battage pur et simple, car le sous-off a agi ainsi dans l'intérêt du service, pour que ses hommes soient propres!

D'ailleurs, y a pas de pet pour lui. Ceux qui savent comment ça se maquille dans la grande Muette, sont convaincus que le fiseré or et soie rouge d'adjuvache sera vite administré à ce zélé serviteur.

Je rapproche, en douceur, du fait ci-dessus les condamnations prononcées par les conseils de guerre:

Faucher, du 78^e lignard, à Guéret, vient de passer au tourniquet du 12^e corps, siégeant à Limoges, sous l'inculpation d'outrages, rébellion et voies de faits envers ses supérieurs.

Sentence? — Mort.

A Oran, un parigot, le légionnaire Necton, du 2^e étranger, a envoyé promener un cabot qui le chaulait, et lui a laissé tomber une légère chiqueauade sur le groin.

MORT.

Devant le même conseil et dans la même séance, Lanjevaerde, sujet belge, du 1^{er} étranger, a défilé aussi. Etant au peloton de punition, exaspéré et poussé à bout par un sous-off, Lanjevaerde l'a frappé d'un coup de poing.

Toujours la même sentence, nom de dieu! Toujours la Mort!

A peine si la terre a pompé le sang des pauvres bougres qu'on a collé au Poteau ces jours passés, que déjà des malheureux attendent leur tour au fin fond des cachots des pénitenciers.

Ça va-t-y durer, ces abominations?... Il semble qu'au lieu d'inculquer aux troubades les sentiments de discipline prônés par les grands maîtres de la Grande Famille, le Poteau et ces chiées d'exécutions devraient leur foutre au ventre autre chose que de la platitude.

Mais, quand même... y a des mères qui font des gosses, qui en pondent et en pondront des trifouillées: ça ne sera plus pour en faire de la chair à canon, mais de la viande à Poteau!

L'Inquisition en Espagne

Un moment, on a pu croire que la gouvernance espagnole allait reculer devant l'indignation qu'a soulevé ses infernaux procédés d'inquisition.

Je t'en fous!

Les Torquemadas ne désarment pas aussi facilement.

La férocité est leur élément vital et ces animaux ne cessent d'être malfaisants que lorsqu'ils sucent les pissenlits par la racine.

Jusque là, y a pas à espérer muscler leur rage!

Ces temps derniers, devant les clameurs d'indignation et de colère des peuples d'Europe, les tortureurs ont semblé battre en retraite.

C'était une manœuvre jésuitique, nom de dieu!

Les monstres ont parlé d'enquête, ont fait semblant de s'émotionner au récit des atrocités commises à Montjuich, simplement pour gagner du temps et attendre que le bouillonnement des indignations populaires soit calmé.

L'époque est passée où les inquisiteurs opéraient au grand jour, avec l'audace d'hommes sûrs d'agir suivant leur conscience.

Les grands inquisiteurs du Moyen-Age, étaient—jusqu'à un certain point—excusables: par les horribles souffrances qu'ils faisaient endurer à leurs victimes, ils croyaient leur éviter l'enfer—c'est-à-dire des souffrances infinies, se dévidant dans l'horreur des siècles, sans jamais de fin!

C'était de la folie!

Mais, au moins, y avait l'excuse de la bonne foi et des supplices opérés au grand jour.

En peut-on dire autant aujourd'hui?

Foutre non!

Pensez-vous que le monstre Canovas coupe dans toutes les idiotses bourdes que débitent les prêtres?

Evidemment non!

Pensez-vous que le tortureur Portas et tous ses hideux larbins ne torturaient les malheureux prisonniers de Montjuich que dans l'espoir de leur éviter l'enfer.

Certes non!

S'ils eussent torturé leurs victimes dans ce but,—ce qui ne les excuserait pas d'ailleurs, car nous sommes loin de l'ignorance crasseuse du Moyen-Age,—ils ne se seraient pas terrés dans les profonds cachots de Montjuich et ils auraient eu l'impudence d'avouer hautement leurs forfaits: ils se seraient enorgueillis d'avoir martyrisé des innocents!

Au lieu d'avoir cette audace sinistre, ils ont opéré dans les ténèbres et ont ensuite nié.

Donc, ce n'est même pas le fanatisme religieux qui a poussé ces brutes sanguinaires à renouveler les hideuses pratiques de l'Inquisition.

C'est un méli-mélo d'instincts brutaux qui les a fait agir: c'est la peur, malaxée à des relents de fanatisme religieux et à la cruauté des gardes-chiourme.

Ainsi, ces affreux jésuites n'ayant même plus l'excuse de leur croyance idiote, apparaissent

comme les monstres les plus complets, les plus barbares, les plus anti-humains qu'ait vomi le néant.

—o—

J'ai dit que les rumeurs d'enquête qui ont été mises en circulation par la gouvernance espagnole étaient un mensonge destiné à endormir l'opinion publique.

En voici la preuve:

Les copains se souviennent que le verdict des juges de Montjuich avait besoin pour être définitif du visa de la grosse racaille jugeuse de Madrid.

Or, voici que le procureur général de la Haute-Cour de guerre et de marine, siégeant à Madrid, trouve que les juges de Montjuich n'ont pas été assez féroces.

Tandis que ceux-ci réclamaient huit condamnations à mort, le grand juge de Madrid en veut neuf.

C'est ce qui s'appelle la clémence royale!

Car, nom de dieu, il ne faut pas oublier que ces décisions justiciardes se passent dans le cabinet de la reine.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'on aura vu une telle abomination: en 1894, le conseil de guerre de Barcelone avait condamné à mort cinq prétendus complices de Pallas.

Quand le verdict revint de Madrid, agrémenté de la clémence royale, au lieu de cinq condamnés à mort, il y en avait six!

La reine en avait ajouté un!

Et tous furent fusillés sans pitié!

Dans cette série y avait un pauvre gas qui n'était même pas anarcho, voici dans quelles circonstances il fut arrêté: il se trouvait chez un sien ami, au moment où la police s'amenait pour entoiler celui-ci.

Gouailler, il dit aux roussins: « Vous arrêtez mon copain, pourquoi? Arrêtez-moi donc aussi... »

— Au fait, répond un des roussins, venez avec nous!

Le malheureux fut embarqué, fourré dans le procès, condamné à mort et exécuté, sans avoir fait rien de rien!

Il eut beau protester, gueuler son innocence, les bourreaux s'en foutirent!

Il leur fallait des victimes: ils l'avaient sous la main,—pourquoi l'auraient-ils lâché?

Autant lui qu'un autre!

C'était un prolo,—il n'en fallait pas plus!

—o—

Ça va être à peu près le même fourbi pour le procès-actuel:

Le verdict va revenir de Madrid plus sévère et non atténué!

Y a qu'en Espagne où l'on voit des monstrosités pareilles.

Au lieu des huit condamnés à mort, choisis par les premiers juges, si ça s'aligne comme le veut le procureur de la reine, y en aura neuf. Neuf innocents!

En outre, il paraît que ce monstre demandera les travaux forcés à perpète pour cinq condamnés et la mise en liberté pour trente « dont, d'après ce jésuite infâme, la culpabilité n'a pu être suffisamment établie. »

L'avocat Corominas ne sera pas épargné: grâce à l'intervention de l'évêque de Barcelone on lui administrera dix-neuf ans de travaux forcés.

Mais foutre, ce n'est pas tout!

Que va-t-on faire des quatre-vingts autres qui ont été jugés?

Et des cent cinquante autres qui attendent, sans être passés à condamnation, dans les cachots de Montjuich et les prisons de Barcelone?

Va-t-on les laisser moisir à perpète dans les bagnes?

Va-t-on les tuer à petit feu?

—o—

Et dire que nous sommes à l'avant-veille du vingtième siècle!

Où sont-ils les bafouilleurs qui flétrissaient les siècles moyenâgeux et nous serinaient que ces horreurs étaient mortes?

Tous ces jean-foutre sont-ils ensevelis dans la boue de Panama?

Toujours est-il qu'ils ne pipent pas mot!

Ceux même qui ont gueulé contre les mas-

sacres arméniens restent muets devant les atrocités espagnoles.

Pourquoi ?

Parce que l'ambassade d'Espagne arrose !

Lettres de Montjuich

Si murés que soient les cachots de Montjuich, les plaintes s'en exhalent quand même !

Râles d'agonisants et malédictions contre les bourreaux.

J'emprunte aux *Temps Nouveaux* les lettres suivantes que quelques prisonniers ont réussi à faire passer et que les copains liront avec rage :

Lettre de Juan B. Ollé.

Chers compagnons, salut !

Voici le récit de mon martyre à Montjuich. Le soir du 4 août, je fus appelé par l'officier de garde ainsi qu'Esqueri et Gana. On nous remit entre les mains des bourreaux bien connus.

Ils me firent entrer dans le cachot n° 1 et, une fois là, ils me lièrent barbaquement avec les mal nommées « esposas » (menottes, qui veut dire aussi épouses — N. du T.). Sous la menace du fouet et étroitement surveillé, on m'obligea à marcher. Au bout de vingt-quatre heures, j'étais exténué : quand je marchais, Gana ou Esqueri s'arrêtaient et, quoique séparés, l'un entendait les cris d'angoisse que poussait l'autre. Je restai dans cette situation trente-neuf heures sans manger ni boire et sans m'arrêter un seul instant. (Pour toute nourriture, morue sèche.) Au bout de ce temps, deux bourreaux entrèrent et me demandèrent si je voulais déclarer : je leur dis que...

... alors ils me jetèrent dans le souterrain (endroit où sont appliqués les fers rougis au feu sur la chair des patients) et, une fois là, ils me dirent que si je ne parlais pas, je sortirais mort. Ils me dirent que moi et les autres nous avions abandonné les bombes trouvées dans la calle de Tiballer. Pour n'avoir pas répondu affirmativement, ils me fouettèrent sauvagement, me disant que ceci n'était que la première partie et que la seconde partie se passerait là, et ils m'enfermèrent dans le zéro. Réellement je sortis comme mort, ainsi que l'avaient dit ces misérables, et tout noir des coups reçus dans cette bastonnade. Je perdis connaissance, ils me montèrent au cachot, et une fois là le sang commença à me jaillir de la bouche et du nez (quinze jours après, je saignais encore de la bouche et ma peau était toute en lambeaux). Une heure après, tout ensanglanté que j'étais, ils m'amènèrent devant l'inquisiteur qui me dit : « Est-ce à dire que tu ne veux rien déclarer ? » et il m'interrogea sur divers individus dont je ne connaissais seulement que quelques-uns de vue : puis il me congédia. Un des bourreaux me dit : « Maintenant tu le diras. » Deux heures après, ils me servirent un bouillon et, dans la nuit, Portas entra et me demanda : « Lesquels sont les terroristes ? » — Je l'ignore. — Si, tu le sais, tu es ami de Luis Mas et tu dois les connaître ; je te donne dix minutes, ou alors le bal recommence ! »

Ce temps écoulé, ils me firent lever et me torturèrent une fois de plus. J'étais dans un tel état de faiblesse et la plante des pieds me faisait si mal que je ne pus me chauffer et dus rester pieds nus. Que de temps j'ai souffert ainsi ! J'étais tout meurtri et, comme en cet état je me plaignais et parce que je m'arrêtais, un bourreau entra et me donna deux coups de bâton par la pointe, l'un sur la tempe et l'autre dans les flancs, ce qui me fit perdre le peu de forces qui me restaient. En me relevant, il me dit : « Puisque tu ne peux tenir sur tes pattes, au mur ! » Je restai ainsi jusqu'au matin, mais je dus céder à la peine et je me laissai choir. Ils me relevèrent alors, pour me laisser retomber, me donnèrent des coups de pied et me maltraitèrent horriblement ; puis ils partirent comme s'ils avaient accompli un devoir sacré.

Une heure après, ils me donnèrent quelque nourriture, et comme je leur demandais de l'eau, ils me la refusèrent. Deux heures après, ils me lièrent férocement et la promenade accompagnée du fouet recommença. La soif me dévorait. Quand je leur demandais de l'eau, ils me disaient : « Declare ce que tu sais ; tu connais beaucoup de ceux qui sont là-haut et entre compagnons tout se sait. Quand tu parleras, nous te donnerons de l'eau et te laisserons reposer. Sinon, tu n'as plus qu'à mourir ainsi. »

Avec cela, l'état de grande faiblesse dans lequel je me trouvais me faisait entrer voir des mondes inconnus. Parfois c'était un abîme ouvert sous mes pieds et je me heurtais aux murs du cachot.

Enfin, pour détailler une par une toutes ces férocités, il faudrait beaucoup de papier. Ceci dura jusqu'à 10 heures. A ce moment je perdis le monde de vue. Je me rappelle seulement que j'eus un grand cauchemar où tout tournait autour de moi. Le matin, je me retrouvai lié dans un coin du cachot ; ils me firent lever et vers le milieu du jour ils me retirèrent les menottes et me donnèrent à manger et un peu d'eau. Dans la soirée, ils me changèrent de cachot et Portas me dit que c'en était fait de moi si je ne lui disais pas où était Luis Mas. Je lui répondis qu'il pouvait me tuer, mais qu'il m'était impossible de dire ce que j'ignorais. Ses menaces m'épouvantaient au point que je commis des atrocités. Je mangeais des morceaux de la chaux des murailles, je bus le pétrole de la lampe du cachot, mon urine, etc., mais tant de saletés restèrent sans résultat. A onze heures du soir, les gardes de ronde entrèrent et me donnèrent à manger et de l'eau et me laissèrent reposer. Je voulais dormir, mais je ne pus y parvenir, car j'entendais des cris horribles. C'était la nuit du 8 août.

Le lendemain ils me donnèrent trois ou quatre fois à manger et autant d'eau que je leur demandai, mais j'étais résolu à ne pas manger tant que je serais entre leurs mains.

Dans la soirée Portas entra et me dit : « Nous avons cru, Ollé, que tu étais un des principaux auteurs ; comme cela n'est pas vrai, je te ferai monter dans un pavillon où se trouve Gana — et quand tu seras en liberté, tu ne diras rien de ce qu'ils t'ont fait, tu n'y gagneras rien. » Je lui répondis que j'étais bien au-dessus de ce qu'il m'avait supposé. Il me dit : « Oui, mais tu achetais des journaux anarchistes ; pourquoi pas des journaux catholiques, pourquoi ne te plaisent-ils pas ? »

Tout cela est indigne et sauvage, mais la manière dont on m'a jugé ne l'est pas moins. Je fus accusé par la victime Nogués, individu que je connaissais seulement de vue. Il dit que je faisais des souscriptions pour l'achat de matières explosives et qu'une fois, un soir, je prévis les assistants des réunions qui se tenaient au cercle des charretiers, que l'argent que je recueillerais serait pour cela et non pour ce qu'avait dit Luis Mas. Je répondis que c'était faux et le juge ne prit pas la peine de vérifier le fait cité par l'accusateur, entre Mas et moi, sans doute parce que ce serait trop fâcheux de savoir la vérité... etc.

J. B. OLLÉ Y SOLÉ.

2 janvier 1897, cachot 11 bis,

Château de Montjuich.

Depuis cinq mois je suis privé de toute communication et pour toute compagnie j'ai un autre malheureux qui n'est pas impliqué dans le procès et a souffert autant que moi.

Un autre prisonnier, qu'il est inutile de citer raconte comment s'est managée la fameuse enquête sur les tortures qui ont été accomplies à Montjuich.

Ça a été une fumisterie pareille à toutes les enquêtes gouvernementales : les enquêteurs étaient les copains des tortureurs !

Que voulez-vous de mieux !

Tout naturellement, ces salopauds n'ont pas cherché à connaître la vérité, mais bien à l'étouffer, ainsi qu'il résulte de la lettre suivante :

« ... Voici un fait strictement authentique, que je considère comme ayant une grande influence au point de vue moral. C'est assurément un des plus saillants de ceux qui se sont produits au cours du drame barbare joué ici, à Montjuich.

« Vous savez que ce procès n'est qu'une machination de la réaction espagnole, que l'on a fait une razzia d'ouvriers libéraux et précipité leurs familles dans la plus épouvantable misère. Malheureusement pour nos ennemis, leurs tortures ignobles et raffinées ont provoqué au conseil de guerre une scène de scandale inoubliable : car malgré toutes les précautions prises — on avait fermé toutes les portes, emmenotté fortement les accusés et quarante-huit gendarmes, armés jusqu'aux dents, étaient munis chacun d'un bâillon destiné à étouffer la vérité dans la bouche de nos camarades — malgré cela, les amis ont fait crânement leur devoir ; c'était un échange continu d'apostrophes et de défis entre les défenseurs et les juges ; la vérité et le mensonge luttèrent désespérément ; malgré les précautions et la supériorité apparente de la réaction, celle-ci perdit

à demi la bataille et se mit à reculer presque aussi vite qu'elle avait avancé ; elle ne parlait plus du fameux encrrier d'argent qu'elle offrit au juge d'instruction Marzo, et représentant un officier supérieur écrasant sous ses pieds un dragon tenant dans la bouche deux bombes système Orsini.

« Voici donc le fait dont il s'agit. On a formé une commission d'enquête pour contrôler les affirmations des torturés. Cette commission se compose de six membres, dont le général en chef de Barcelone comme président.

« Ces six individus ont pénétré dans les cachots où sont Ascheri, Molas, Nogués, Luis Mas, Suné et Callis. Ils ont présenté à chacun d'eux une déclaration toute préparée ainsi conçue :

« JE, SOUSSIGNÉ, DÉCLARE FORMELLEMENT N'AVOIR « ÉTÉ TORTURÉ, NI MÊME MALTRAITÉ PAR AUCUN DE « DE MES GARDIENS ; JE N'AI, AU CONTRAIRE, QU'À « ME LOUER D'EUX ; PAR CONSÉQUENT, JE QUALIFIE « DE MENSONGE TOUT CE QUE LA PRESSE A RACONTÉ, « ETC. »

« En échange de leur signature on leur a promis :

« 1° La grâce ;

« 2° Bon vin, bon pain et bonne nourriture, en attendant leur acquittement qui viendrait sous peu de Madrid.

« Aucun d'eux n'accepta, sauf Ascheri qui eut la faiblesse de signer. En présence du refus catégorique des autres condamnés, les membres changèrent de tactique ; ils usèrent de prières, de supplications, mais n'obtinrent pas un meilleur résultat ; alors ils supplièrent leurs victimes de pardonner à leurs bourreaux, disant que c'était un malentendu ! etc. A quoi tous répondirent par un refus catégorique. Ascheri garda le silence... »

L'un des condamnés à mort, Callis, a reçu lui aussi la visite des enquêteurs ; très sceptique sur ces fumisteries gouvernementales, il n'en augure rien de bon. Aussi, afin que les bourreaux soient connus de tous, a-t-il pris soin d'en dresser la liste exacte que les bons bougres vont reluquer ci-dessous :

Lettre de Callis

Compagnons,

Hier, à 4 heures, le médecin militaire vint nous visiter pour s'informer des tortures qui furent appliquées et voir si nous avions des cicatrices. Nous lui en montrâmes en abondance.

Je ne sais si ce sera dit au tribunal à notre profit ou à notre désavantage, mais, vous le savez, pour ces choses-là je suis pessimiste. etc.

CALLIS.

Liste des gardes civils qui exécutèrent les tourments.

José Mayans, né à Ibisa, Mallorca ; il est marié et habite le quartier neuf. Il est chargé d'appliquer les « mordazas » (bâillons) et les terribles instruments de torture qui arrachent la chair des lèvres, des poignets et du cou. Il est aussi chargé de diriger le supplice du fouet que les gardes civils appliquent d'heure en heure. Mayans et Carreras sont les deux plus terribles bourreaux aux ordres du lieutenant Portas.

M. Carreras, d'Alicante, vingt-huit ans, marié ; il fait actuellement partie de la police judiciaire. C'est lui qui applique sur le corps les fers rougis au feu.

J. Estorqui, de Navarro, trente-huit ans, marié. Ce dernier et José Mayans ont été décorés et jouissent d'une pension mensuelle de 30 réales, pour les services qu'ils rendirent dans la dernière affaire (tourments appliqués lors des procès du Licéo et Pallas, sans doute — N. du T.). Estorqui est chargé du supplice qui consiste à tordre les testicules avec cet appareil spécial fait de roseaux et de cordes de guitare.

Il faut ajouter à cela la privation de nourriture et d'eau, la marche continuelle durant les vingt-quatre heures du jour. Nos corps sont couverts de cicatrices et nous ressemblons bien plus à des cadavres qu'à des êtres vivants.

Liste des gardes civils qui appliquèrent la torture.

José Mayans, d'Ibisa.

Inturcio Estorqui, de Navarro.

Manuel Carreras, d'Alicante.

Félix Carral, de Mesca, trente-cinq ans, marié, décoré : jouit d'une pension mensuelle de 10 réales pour services identiques rendus antérieurement.

Rafael Mayans-Roca, fils de José Mayans, vingt ans, célibataire.

Caporal Botas, de Léon, quarante ans, marié (il est du poste de Saint-André).

Caporal Sirilo Ruiz, de Logrono, trente-trois ans, marié.

Leandro Lopez Parillas, de Teruel, vingt-huit ans, marié.

Ces bourreaux sont commandés par le lieutenant Portas, qui assiste aux scènes de torture et les dirige avec une sauvage indifférence.

Je ne pense pas qu'il soit utile d'ajouter des ruminades aux récits de pareils forfaits.

De telles horreurs se passent de commentaires!

Je ferai simplement remarquer que la gouvernance sait parfaitement de quoi il retourne puisqu'elle a décoré trois de ces monstres : José Mayans, Félix Carral et Estorqui, Pour services rendus, — selon la formule !

LA CLÉ DU PANAMA

PAR MARIUS RÉTY

Air du PENDU

Avant d'poursuivre maint confrère,
Pour s'éclairer, la Commission,
Du dossier concernant l'affaire,
Demandait communication.
Alors, Darlan, perdant la tête,
Répondit : Dans l'ormoire on a
Enfermé la liste complète (bis)
Des accusés de Panama (bis).

« Alors, qu'on nous ouvre l'ormoire,
Dit l'président d' la Commission, »
« Impossible, vous pouvez m' croire,
Fait l' ministre avec conviction,
Le greffier qui, seul a la garde
Jour et nuit, de ces papiers-là,
Ce soir, est parti, par mégarde (bis),
Avec la clé du Panama. » (bis).

« Cela me paraît un peu louche ! »
Dit l'président d' la commission ;
Mais le ministre, ouvrant la bouche,
Répond : « Voyez le juge d'instruction. »
Celui-ci accourt hors d'haleine
Disant : « Vous m'voyez tout baba...
Mon greffier a pris l' train d Vincennes (bis)
Avec la clé du Panama... » (bis)

« Qu'on l'rejoigne à son domicile ! »
Dit l'président d' la commission
« Mais c'est qu'il n'habit' pas en ville
Car il demeure à Charenton. »
— Vite, frêtons un bateau-mouche
Pour rattraper ce gaillard-là !
Il ne faut pas qu'un greffier couche (bis)
Avec la clé du Panama (bis).

« A ce soir remettons l'affaire
Dit l'président d' la commission
D'ici là le voile du mystère
Doit couvrir nos résolutions.
Du dîner, l'heure est arrivée
L'apéritif nous distraira,
Au r'tour elle sera retrouvée (bis)
La fameus' clé du Panama. » (bis).

A dix heur's, on r'prit la séance,
Et l'président d' la commission
Au milieu d'un profond silence
Attendit une solution.
Mais Darlan, venant à paraître,
Dit : « Messieurs, je regrette... on n'a,
A Charenton ni à Bicêtre
R'trouvé la clé du Panama.

Le lendemain, quand vint l'aurore,
L' président et la Commission,
Anxieux, attendaient encore
L' moment d'accomplir leur mission,
Quand l' ministre, la face blême,
Dans l' bureau se précipita,
Disant : « On a, ce matin même,
R'trouvé la clé du Panama ! »

« Donnez-nous bien vite les pièces ! »
Dit l'président d' la commission.
Mais l' ministre, serrant les fesses,
Répond : « Ça d'mande explication.
J'ai bien la clé, ça c'est notoire ;
Mais le chien, c'est que l'on n'a
Retrouvé dans l'fond de l'ormoire
Aucun dossier du Panama ! »



Fureurs patronales.

Une chose qui fout bougrement en rogne les exploiters, c'est de voir les prolos s'unir entre eux, vivre en bons camaros, ne pas se chercher pouille, ni se débîner.

Dam, y a rien d'épatant à ça!

Il est tout naturel que les patrons groument si la solidarité remplace les haines mutuelles chez leurs ouvriers : en effet, plus les prolos sont unis, plus ils sont à même de résister à l'exploitation.

Or, les capitalos n'aiment pas ça : ils préfèrent se trouver nez à nez avec des pauvres bougres isolés et — par cela même — incapables de leur tenir tête.

Les jean-foutre qui exploitent les mines de Gardanne, un patelin des Bouches-du-Rhône, sont intraitables sur ce chapitre : ces crapulards-là viennent de fermer le puits Castellane-Léonie et de foutre sur le pavé tous les mineurs qui y travaillaient, simplement parce que les gueules noires travaillaient avec trop de solidarité.

C'est qu'ils en ont les gas, nom de dieu !

Il serait à souhaiter que tous les prolos en aient autant qu'eux.

A leur façon, les bons feux de Gardanne s'étaient alignés pour pratiquer une sorte de communisme : habituellement, dans les mines, chaque équipe marque ses bennes de charbon à son numéro; les gueules noires en question avaient décidé de supprimer ce numérotage, de manière que, à la quinzaine, il n'y ait qu'un seul compte pour toutes les équipes.

De la sorte, la comptabilité de la Compagnie était simplifiée.

Par contre, les prolos devenaient une masse compacte que les exploiters n'auraient que difficilement effritée.

Les voleries que les Compagnies pratiquent couramment aux dépens des mineurs étaient plus difficiles : refuser une benne sous prétexte qu'elle n'a pas assez de charbon, ou la faire passer à l'as, attirait la protestation de tous les mineurs;

Tandis que, avec le système courant, les charrognards peuvent se payer ce luxe, sans grande crainte.

Que peuvent faire les mineurs isolés ?

S'ils roupètent, on les saque !

Les grosses légumes de Gardanne ont vu le péril et comme ils ne veulent pas que leur puissance d'exploitation soit limitée en rien, ils n'ont pas accepté le système de production communiste qu'avaient emmanché leurs mineurs.

Quand l'ingénieur a vu les bennes monter sans numéros, il a fait cesser le travail illico et a réquisitionné une quinzaine de gendarmes qui se sont amenés dar-dar.

Le crapulard espère, en réduisant les mineurs à la famine, les amener à accepter ses conditions.

Peut-être bien se fout-il le doigt dans l'œil ?

Quand des gas sont assez dessalés pour emmancher un truc aussi galbeux que l'essai de production communiste de Gardanne, c'est pas des fausses-couches.

Y a donc des chances pour qu'ils ne canent pas !

Le travail est suspendu et la colère bout ferme chez les mineurs ! La vacherie de leurs exploiters est si carabinée qu'un rien peut les mettre hors d'eux.

Y a déjà eu des bagarres et des tamponnages.

Et, nom de dieu, l'effervescence, — au lieu de se calmer, — ne fait que croître et embellir. Un rien peut foutre le feu aux poudres.

Or, ce coup-ci,

Comme toujours, nom de dieu !

S'il arrive du grabuge, c'est les capitalos qui l'auront voulu et cherché !

Suite de grèves

Dernièrement, y a eu une série de grèves dans le bassin minier du Gard, et grâce aux mic-macs de la gouvernance qui embistrouille les prolos avec ses trouducuteries d'arbitrage, les grévistes furent roulés en grande largeur.

Turellement, les exploiters se sont vengés suivant leurs coutumes : en foutant à la porte tous les bons bougres qui avaient fait preuve d'un peu de nerf.

La gouvernance, crainte que ces victimes, désespérées par la misère, ne fichent les pieds dans le plat, a pris soin de les déporter à l'autre bout de la France, dans le bassin du Pas-de-Calais. Là, on a procuré du turbin à ces pauvres feux ; mais, loin du soleil, les tripes glacées par la bière, ils sont sans grande force pour résister à l'exploitation.

Si seulement ils étaient les dernières victimes de la haine patronale ?

Hélas ! il s'en faut !

Voici que les bandits de la Compagnie continuent les coupes sombres.

A Lavelade, qui est le siège de la direction de la Compagnie des mines du Gard, les crapulards se sont réunis la semaine dernière et, après un bon gueleton, ils ont décidé, entre la poire et le fromage, qu'ils avaient 1,000 ouvriers de trop.

Parfaitement, MILLE !

Vous n'avez pas la berlué, les camaros, c'est bien MILLE que j'ai écrit !

Seulement, comme il faut procéder par ordre et mathématiquement, ces monstres vont commencer par balayer 500 pauvres bougres.

Ils verront après !

Turellement, les larbins de la gouvernance protègent l'opération qui, sans leur présence, pourrait bien ne pas s'effectuer à l'amiable.

Les pandores sont en permanence à la Grand'Combe et assistent à la mise à la porte des 500 victimes.

Si les malheureux manifestaient la moindre intention malveillante vis-à-vis de leurs affameurs, les charpentiers-à-Félicque leur serreraient la vis.

Les bourgeois appellent ces fourbis abominables : LIBERTÉ DU TRAVAIL !

Ignobles farceurs !

Ça ressemble à la liberté autant qu'un panamitard à un bon bougre.

Ce n'est pas de la liberté,

C'est du privilège, nom de dieu !

La liberté, c'est quand chacun est libre de vivre.

Or, foutre, ce n'est pas le cas ici : les crapouillards de la Compagnie s'arrogent le droit de tirer le pain de la bouche des mineurs qui ont cessé de leur plaire.

C'est de l'assassinat !

A COUPS DE TRANCHET

Sale probloc. — C'est une sacrée engeance que les vautours !

Un bon bougre qui perche rue de Bolivar vient d'en faire l'expérience : ayant été malade, ainsi que ses gosses, il ne put, au dernier terme, carmer son vautour.

Alors, ce charognard a fait grêler le papier timbré sur son locato; le juge de paix, impitoyable, a voulu que le pauvre gas paie illico.

Allez donc peigner un diable qui n'a pas de cheveux !

Donc, toutes les vacheries légales sont tombées sur le casaquin du locato : saisie et vente aux enchères.

Qu'aura gagné à ça le proprio ? De dépenser de la galette et de faire des misères à un bon feu.

Ab, il a bien une âme de vautour, ce sale animal !

Ce qu'il y a de plus triste dans cette histoire c'est que quelques niguedouilles du voisinage se mettent du côté du vautour. Les pauvres serins, peut-être demain, se trouveront-ils dans la panade à leur tour !...

L'autre jour, quelques camaros déménageaient les bibelots que le chicanous n'a pas saisis, — c'était tout à fait légal, — malgré ça, les andouilles en question ont voulu empêcher les gas d'opérer.

Et dam, qui s'y frotte s'y pique !

Un de ces plats-culs a empoché un bochon sur le coin de la gueule qui le guérira peut-être de sa platitude.

Cré pétard, c'est honteux de voir des prolos prendre fait et cause pour un probloc !

Les châteurs de femmes. — Les deux docteurs, La Jarrige et Boisieux, ont attrapé chacun cinq ans de réclusion.

Au prononcé du verdict, des huées à l'adresse des jurés se sont élevées du fond de la salle.

C'est très chouette, ces protestations !

Le malheur c'est qu'elles ne se produisent pas à chaque condamnation.

Trop souvent, le public applaudit les juges.

Et il applaudit surtout quand ce sont des prolos qui trinquent !

Ce qui laisse à penser que s'il a gueulé cette fois-ci, c'est parce que des bourgeois éco-paient.

N'importe, quel que soit le mobile de ces clameurs, je ne veux retenir que le mépris des chats-fourrés dont elles sont l'expression.

LE COOPÉRATISME

Un bon lieu, A. Bancel, vient de publier un petit bouquin (1) où il expose l'attitude des sociaux devant la coopération.

Il note des attitudes diverses chez les sociaux autoritaires : les uns approuvent et d'autres condamnent la coopération.

Mais, j'ai vite tourné les feuillets pour arriver aux pages où Bancel parle des anarchos.

Il s'épate, avec bougrement de raison, de les voir la plupart hostiles au coopératisme et donne pour motif à cette hostilité le bagage de théories marxistes que nous trimballons depuis des années. En effet, à l'origine, anarchos et marxistes marchaient de concorde et avaient d'identiques raisonnements sur bien des faits sociaux. Depuis lors, chacun a suivi sa route : les guesdistes se sont orientés vers la politique et l'autoritarisme le plus effréné ; pour ce qui est des anarchos, ils sont restés ce qu'ils étaient : révolutionnaires, communistes et passionnés de liberté. Seulement, de leur accointance avec les marxistes ils ont conservé quelques ragougnasses théoriques qui cadrent admirablement avec une conception sociale où l'Etat est tout, mais qui n'ont rien à voir avec une société où les individus sont tout et l'Etat une merde de chien.

Au nombre de ces ragougnasses marxistes y a la loi des salaires, les pantouffleries sur la concentration capitaliste et aussi la haine du coopératisme.

Bancel remarque que si quelqu'un devait en pincer pour le coopératisme, qui agit en dehors de toute action autoritaire, c'est justement les anarchos.

Il n'en est rien pourtant !

Outre la raison ci-dessus indiquée, — qui est un effet de parenté intellectuelle, — il note le peu de goût qu'ont les copains pour l'action pratique et immédiate et leurs préférences pour la théorie.

Mais, dit-il, si on veut que le populo vienne à nos idées il faut lui donner autre chose que de la théorie : le plus grand nombre, peu enclins à l'étude, sont plutôt attirés par le fait brutal et « une leçon de choses » fascine ceux-là bien plus que toutes les démonstrations théoriques possibles.

« Comment, en l'état actuel, les communistes libertaires réaliseront-ils ce projet, sans infirmer en rien leur programme, qu'ils tiennent, avec raison, à conserver pur de toute compromission ? Comment se montreront-ils aptes à élever une société nouvelle sur les débris de la société actuelle ?

« En s'efforçant à tout prix de soutenir toutes les entreprises prolétariennes et humanitaires ayant pour moteur, l'initiative individuelle ; pour moyen, la lutte des classes et pour but, la liberté intégrale.

« Le néo-coopératisme réunissant toutes les conditions requises par ce programme mérite d'être propagé par les communistes libertaires... »

Est-ce de la coopération vieux jeu que Bancel veut parler ?

Non, il s'explique carrément à ce sujet : il est plus que froid à l'égard des coopératives de production, car les usines qu'on peut fonder n'ont forcément qu'une vitalité précaire, en face des usines capitalistes qui, par la concurrence peuvent n'en faire qu'une bouchée ; d'autre part, dans les coopératives de production, on cherche trop le bénéfice matériel, — ceux qui en font partie guignent d'en faire leurs choux gras, leur rêve est de devenir petits patrons et dès qu'ils le peuvent ils embauchent des prolos qui travaillent à la coopérative, non comme associés, mais comme de simples salariés.

L'exploitation humaine n'est donc pas foutue au rancard par la coopérative de production, elle n'a fait que changer de forme, — se fiche un faux nez !

Il n'y a à tabler que sur le coopératisme de consommation.

Seulement, en se fourrant dans les coopératives existantes — ou en en créant de nouvelles — les anarchos doivent les revivifier et les orienter vers leur idéal : il faut foutre au

rancard l'ancien système de répartition des bénéfices ; actuellement, au bout de l'an, s'il y a du bon, on le partage entre les associés. Avec ce truc, l'appât de la galette reste le pivot de ce groupement. Ça ne doit plus être ! Les bénéfices doivent aller à la propagande.

Le coopératisme doit être un moyen, non un but !

Dans cet ordre d'idées, la Belgique nous montre tout le parti qu'on en peut tirer : les payes sont minces dans ce patelin et les prolos n'ont que peu de galette à fiche à la propagande, or, le socialisme y a pourtant acquis un sacré développement et cela, *uniquement grâce aux coopératives.*

C'est elles qui ont fourni aux sociaux belges le nerf de la guerre, qu'ils n'auraient pas été foutus de dénicher ailleurs.

C'est grâce au pognon récolté par les coopératives que les journaux sociaux ont pu paraître en Belgique et qu'une propagande bougrement active a été emmanchée et entretenue.

En Espagne, où les idées anarchotes sont très répandues, le coopératisme a été un des moyens qui les ont véhiculées : dans presque toutes les communes de la Catalogne y a des coopératives de consommation qui aident à la propagande et soutenaient les grèves.

—o—

Outre la braise qu'on tire du coopératisme, y a autre chose à envisager dans sa pratique : il éduque les individus, leur apprend à vivre indépendants, à faire leurs affaires eux-mêmes, à pratiquer la solidarité et — point important ! — il élimine les intermédiaires.

N'y aurait-il que ça de bon que ce serait suffisant pour que les anarchos ne crachent pas sur le coopératisme.



Résultat électoral

Beauvais. — Le candidat qui, l'autre semaine, est sorti des tinettes électorales ne plaisant qu'à moitié aux pleins-de-truffes de la région, les crapouilleux s'en vengent en faisant mille mistouffes aux prolos qu'ils ont sous leur coupe.

Et dire que toute la racaille de la haute nous envoie des boniments de bigotes soûles sur la liberté de penser dont jouit le populo.

Sacrés jean-foutre ! c'est du propre la liberté des pauvres bougres !

Nous sommes libres, à condition qu'on vous obéisse au doigt et à l'œil, qu'on plie l'échine devant vos fioles et qu'on vous lèche le croupion.

Les prolos de Beauvais sont en train d'en faire l'expérience, sous prétexte que la plupart d'entre eux ont déposé dans la tinette électorale un torchecul au nom d'un radical, les patrons leur cherchent des poux dans la tête.

Quelques-uns de ces charognards sont allés trouver le préfet et l'ont pistonné pour qu'il balance les ronds de cuir trop avancés ;

A Saint Jacques, chez le plus gros exploiteur, une kyrielle de prolos viennent d'être fichus en l'air ;

A Beauvais même, c'est kif-kif bourriquot à la fabrique de tapis ;

A la mairie, les employés sont tenus à l'œil et nombre d'entre eux seront saqués à la première occasion ;

A la Compagnie du gaz, le balançage est déjà commencé : quatre prolos ont été foutus à la rue.

Et ce n'est foutre pas tout !

L'oppression cléricafarde est si forte qu'à Auménil, un sale et dégoûtant patron, prenant pour maxime « l'Etat, c'est moi ! » a averti ses esclaves qu'ils ne doivent pas lui déplaire, — sinon, du balai !

A Bresnes, idem au cresson !

Si, seulement, les pauvres bougres qui sont ainsi persécutés, dans leur façon de penser, trouvaient un appui près de leur élu ?

Mais ouat, ils trouvent la peau ! Ils ont donné au bouffe-galette ce qu'il souhaitait : leurs voix !... qu'ils crévent ou vivent, l'animal s'en fout désormais.

Il digère et veut qu'on lui foute la paix !...

C'est justement ce que bibi n'est pas disposé à faire, nom de dieu !

Puisque l'occasion s'en présente, j'en veux profiter pour seriner une fois de plus aux pauvres gobeurs qui coupent dans les bourdes des politiciens qu'ils sont vraiment niais.

Le suffrage universel est une rude blague et les singes sont des salauds.

Pour que ça change, il ne suffit pas de remplacer un bouffe-galette par un autre.

Il faut aligner la société gaubeusement, de façon qu'on puisse y vivre sans maîtres, sans faiseurs de lois, sans gendarmes.

Exploiteur infect

Creil. — Un des plus affreux grigous de la région c'est, sûrement, l'exploiteur Boissière qui tient une verrerie. Dans son bain les prolos gagnent une moyenne de 45 à 50 sous par jour.

Avec ça, ils peuvent faire la bombe, nom de dieu !

Dernièrement, un de ces exploités tombe malade et ses copains, quoique pas riches, se sont cotisés pour lui venir en aide et ont réalisé une somme assez rondelette.

Va te faire foutre ! Voilà que le hideux hibou d'exploiteur fiche le grappin sur le magot, sous prétexte que le prolo malade lui devait de la galette.

C'était rudement cochon !

Les prolos groumèrent. Y avait de quoi ! Ils firent tant que le mufle restitua le pognon.

Et le charognard n'est pas seul et unique dans son enfer : sous ses ordres y a un contre-vache à qui il laisse le soin de cogner sur des pauvres gosses de 10 et 12 ans et de les faire trimmer ferme.

Pendant ce temps, lui la mène joyeuse !

Est-ce assez triste, nom de dieu, que des pauvres bougres soient assez bonnes bêtes pour se laisser exploiter ainsi !

Fantaisie royale

Nice. — Y a eu du grabuge ces jours derniers, dans ce patelin ensoleillé où les jean-foutre de la haute s'en vont patachonner et faire le lézard.

La petite bonbonne farcie d'alcool, qui sert de reine aux anglais, est venue y tirer sa fiemme.

Or, comme cette tourie vivante, hargneuse et pimbèche, se croit partout chez elle, une lubie royale a germé dans sa cafetière : elle a ordonné à ses larbins de coller un portail devant la tourne où elle perche, afin d'être isolée de la vile multitude.

Si ce sacré portail n'avait gêné personne, nul ne se serait offusqué de la volonté royale.

Mais, va te faire foutre ! Le portail empêche quantité de bons bougres de rentrer chez eux ; il est installé au milieu du chemin et il le barre complètement.

Alors, les bons bougres ont commencé à rouspéter : la nuit, ils s'amenaient et foutaient le portail en bas.

Trois fois il a été abattu !

Et trois fois il a été relevé !

Devant cette ténacité populaire, une garde a été installée au portail, — y a donc plus méche de le foutre en bas ! Il est vrai que le proprio de l'hôtel où perche la bonbonne royale, autorise le passage — à ceux qui donnent un mot de passe !

Il paraît que nous sommes en république.

On ne s'en douterait pas, nom de dieu !

Avisez-vous, les copains, de dresser un portail au milieu de la rue — et vous verrez ce qu'il vous en cuira !

Toute la racaille légale vous tombera sur le poil, avec un entrain faramineux.

Par contre, ce qui vous est interdit à vous, simple prolo, est autorisé aux larbins de la pouffiasse royale d'Angleterre.

Le PÈRE PEINARD à L'Étranger

Belgique. — Décidément, voilà un patelin où il ne fait pas bon être patron.

Les prolos, foutus en rogne par l'exploitation odieuse qu'ils endurent, prennent l'habitude de taper sur leurs exploités.

Et, nom de dieu, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère !

Depuis un an, y a eu, pour le moins, une cinquantaine de singes de mouchés.

Ces jours derniers, c'est un patron de Bruxelles qui a trinqué : Emile Deroubaix avait été embauché comme chef d'équipe pour la construction d'une écluse à la Porte de Flandre. Mais, sous prétexte qu'il ne menait pas les prolos à coups de matraque, qu'il manquait

(1) *Le Coopératisme devant les écoles sociales*, 31, rue Bonaparte.

d'énergie, les entrepreneurs le foutirent à la porte.

Si le prolo en question manquait de poigne pour faire des mulleries aux pauvres bougres il avait assez de moelle pour ne pas se laisser saquer comme un daim.

Une première fois il se posta sur le passage des exploités; des plats-culs le découvrirent et le firent sortir de l'atelier.

Emile Deroubaix ne se rebuta pas: il revint le lendemain et profita du moment où les deux singes étaient dans leur cage vitrée pour tirer sur eux un coup de revolver. Les deux exploités, ratés par le plomb, reçurent des éclaboussures de verre par le travers de la gueule.

Illico, des larbins se mirent aux troussees de l'auteur de l'attentat.

Mais, va te faire foutre, leur zèle ne fut pas couronné de succès: le bougre réussit à s'esbigner.

Quant aux deux patrons, ils n'ont pas beaucoup de bobo: ils se sont éponnés la fiole et il n'y paraît presque plus.

Cet attentat sera-t-il le dernier dont seront victimes les patrons belges?

Evidemment non! Tant qu'il y aura exploitation ils seront sujets à semblables avaros.

Pour éviter ça, il suffirait que les galeux donnent leur démission d'exploiteurs et se contentent d'être les copains des prolos.

La vie serait alors bonne à vivre pour tous: les patrons n'étant plus tournéboulés par le trac de ne pas faire face à leurs affaires ne bassineraient plus les bons bougres.

Conséquemment, on vivrait en paix!

En Italie, la mistouffe est toujours affreuse. Ces jours derniers encore 14,000 pauvres bougres ont émigré en Suisse pour y chercher du turbin.

Et ces malheureux ne sont pas les seuls que la dèche fait fuir leur beau pays: tous les jours, des ports italiens, il part des chargements de prolos, à destination des Amériques.

Y a pas de pays où l'émigration soit aussi forte qu'en Italie!

Pourtant, si on s'en rapportait aux boniments des politiciens, le niveau de la mistouffe devrait baisser depuis trois semaines.

Y a eu des élections!

L'Italie a nommé des députés!

Conséquemment, la voici sauvée! la récolte de macaroni sera abondante.

Je t'en fous! on peut voter à perpète, ce n'est pas une couilloanade semblable qui diminue la misère humaine, — pas même de l'épaisseur d'un cheveu!

A l'occasion de ces élections, un anarcho, bien connu en Italie, Merlino, a tourné casaque: il s'est rallié aux sociaux à la manqué et a seriné tant et plus qu'il fallait voter pour leurs candidats.

Merlino n'a jamais été qu'un politicien fourvoyé parmi les anarchos: il n'a jamais rien compris au mouvement économique et le traitait de vieux jeu.

Sa reculade n'a donc rien d'extraordinaire: n'ayant vu dans l'anarchie qu'une négation du pouvoir politique et non un agencement social où les groupes producteurs suffiraient à toutes les besognes, il n'y a rien de drôle à ce qu'il soit revenu à la politiciaille.

Aussi, foutre, n'est-ce pas sa désertion qui paralysera beaucoup le développement des idées anarchotes en Italie.

En Espagne, tandis que les inquisiteurs se préparent à escorifier les torturés de Montjuich, le populo continue à crever de faim.

La semaine dernière, les maires de la province de Séville ont demandé au préfet une cargaison de pandores, crainte que les prolos sans travail fassent de la rouspétance.

Toujours le même fourbi: au lieu de pain, c'est les gendarmes qui arrivent, prêts à faire une abondante distribution de châtaignes, — et aussi de pruneaux!

Mais foutre, ce moyen de couper l'appétit aux miséreux réussira-t-il toujours?

Avant qu'il soit longtemps les matadors d'Espagne pourraient bien s'apercevoir que le populo a soupé de se serrer le ventre.

Y a du bouillonnement aux quatre coins du patelin et le grabuge qui s'y mijote pourrait bien ne pas tarder à éclater.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; par colis postal 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre. Réunion privée le samedi 3 avril à 8 h. 1/2.

Réunion privée le jeudi 8 avril à 8 h. 1/2. Conférence par le camarade Marestau. Sujet: L'Influence du milieu sur l'individu.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée. Pour être invités, s'adresser: aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq; chez Brunet, 8, rue de Panama.

— Bibliothèque sociologique du XII^e. Samedi, à 9 heures, réunion, 125, rue de Reuilly.

— Les Iconoclastes, réunion, dimanche 4 avril, à 1 heure, sur les bords de la Bièvre, porte des Peupliers.

— Les Naturiens, réunion, samedi 3 avril, à 9 h. du soir, salle Vivet 183, rue St-Antoine.

Compte-rendu des dernières conférences; organisation de conférences en province; dispositions à prendre pour faire paraître le *Naturien*.

— La Solidarité. Dimanche 4 avril, à 2 h. de l'après-midi, grande matinée familiale dans les salons Turpin, 127, rue de la Roquette.

Première partie: Chants et déclamations par Paul Paillette, Buffalo, Jehan Rictus, Edouard Verdun, Mlle Marguerite Liépard.

Deuxième partie: Causerie à la bonne franquette par le camarade Tortelier.

Troisième partie: Le père Lapurge, Yon-Lug, Grandidier, Jacques Viril.

Audition des célèbres vielles-cornemuseux Pizon et Contamine.

Grand bal, sauterie réglée par les vielles-cornemuseux, attractions diverses, gâteries pour les enfants.

Prix d'entrée: 0 fr. 60 donnant droit à une consommation et à toute la durée de la fête.

On trouvera des cartes au contrôle de la matinée.

— Groupe des X, XI, XII, XIII^e arrondissements. Réunion tous les jeudis et samedis, chez Turpin, 19, faub. du Temple, au premier.

Samedi 3 avril, à 8 h. 1/2, conférence par le camarade Humbert.

Sujet traité: Spiritualisme et Matérialisme.

— L'Internationale Scientifique, réunion tous les mardis, à 9 heures, chez Rosnoblet, 281, rue Saint-Denis, au premier.

Mardi 30 mars, conférence par le camarade Prudhomme.

Sujet traité: De la cohésion dans le groupement et la propagande révolutionnaire.

— Saint-Denis. — La Muse libertaire, groupe de propagande par la chanson.

Tous les samedis et dimanches soir, tournée de propagande chez les bistrotts.

— Reims. — Tous les lecteurs du Père Peinard, du Libertaire et des Temps Nouveaux sont spécialement invités à la conférence publique et contradictoire qui aura lieu le dimanche 4 avril, à 5 h. 1/2 du soir, salle Vanny, laquelle sera suivie d'un concert et bal à grand orchestre.

Sujet de la conférence: La Synthèse Anarchiste. Entrée: 20 centimes, gratuite pour les dames.

— Troyes. — Samedi 10 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Justice de paix, à l'Hôtel de Ville, réunion ayant pour objet le choix d'un local et la fondation d'une coopérative de consommation.

Camarades, Ce qui vient d'arriver à Troyes, au Groupe d'Etudes sociales, ce qui se produit du reste journellement un peu partout, doit être pour vous un enseignement.

De plus en plus, la nécessité d'un local s'impose; les nombreux inconvénients des réunions chez les bistrotts n'étaient pas encore apparus si clairement à Troyes depuis que la rousse a décidé de faire pression sur les propriétaires de salle pour qu'ils nous les refusent.

A quelque chose malheur est bon. Quelques camarades ont décidé de louer un local, — une maison entière si possible, pour ne pas gêner les voisins, ni être gênés par eux. Mais pour cela, il faut de l'argent, beaucoup d'argent et les cotisations seraient insuffisantes, en admettant qu'elles se paient régulièrement, ce qui est improbable.

Voilà pourquoi les camarades partisans d'un local ont en même temps l'idée d'emmancher une coopérative de consommation, dont les bénéfices alimenteraient la caisse de propagande.

Si la coopération comme but doit être combattue par les révolutionnaires, il serait maladroit de ne pas s'en servir comme moyen.

Il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir des immenses services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore aux socialistes, au point de vue pécuniaire, pour leur propagande électorale. Employées au service de nos idées elles leur feront faire un pas de géant.

Nous espérons que les camarades ne resteront pas sourds à la voix de la raison et qu'ils viendront nombreux à cette réunion du samedi 10 avril, qui se tiendra probablement à l'Hôtel de Ville, à moins d'avis contraire.

Les lecteurs du Père Peinard, du Libertaire et des Temps Nouveaux sont invités.

— Marseille. — La soirée du dimanche 28 mars organisée par les Libertaires, avec le concours de

S. Faure, a produit la somme nette de 123 francs pour la propagande, dont 50 francs pour les Temps Nouveaux, 50 francs pour le Père Peinard. Le reste servira au timbrage des placards anti-religieux du Libertaire.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Lille. — Poissonnier, 24 bis, r. des Roblets, répare les montres, pendules, pianos et tous les instruments à cordes.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Broussouloux en revenant de Limoges, où il est cette semaine, se propose de passer par Commeny, Montluçon, Nevers, Fourchambault, Bourges, Orléans, Tours, Angers, Le Mans, Saint-Nazaire, Lorient et Nantes.

Les camarades de ces villes et des patelins intermédiaires qui jugeraient que des conférences peuvent y être organisées sont priés d'écrire illico au Père Peinard, 15, rue Lavieuville, Montmartre Paris.

Petite Poste

B. Mirepoix. — P. Briculles. — P. Pisseleur. — R. Douai. — L. Luri. — (Tobacônist, par T. N.) — F. Amsterdam. — G. Macon. — B. Liancourt. — V. New-York. — M. Charleville. — V. H. et G. Reims. — B. Angers. — P. St-Chamond. — G. Carmaux. — T. Haudrey. — V. Nîmes. — P. St-Etienne. — W. Pressenville. — M. Troyes. — C. Marseille. — Reçu règlements, merci.

Pour venir en aide à la campagne Vaillant: Lyon. — Un abruti du cataclysme à son retour d'un voyage dans la lune, 5 fr.

Fourchambault. — Comte Jean, ami de Vaillant, 0 fr. 50; autre ami de Vaillant, 0 fr. 50; Franconiv, libertaire de Fourchambault, 0 fr. 50; Gautier Jean, partisan de l'anarchie qui renversera le viel édifice, 0 fr. 50; Raton attend le grabuge universel pour agir, 0 fr. 50; Chapuis Jean, ami de feu Vaillant, 0 fr. 50; Pète-sec le bon, 0 fr. 50; Lherot Guillaume, 0 fr. 30; une vieille exploitée, 0 fr. 50; un viel exploité, 0 fr. 50; pour compléter la roue de derrière, 0 fr. 20. — Total: 5 fr.

POUR LE JOURNAL-AFFICHE, PUBLICATION INTERMITTENTE, AU GRÉ DES ÉVÉNEMENTS, D'AFFICHES DU PERE PEINARD AU POPULO.

Jonzac. — Durobin, 0 fr. 20; Gustave, 0 fr. 15; Geant-Bourgamel, 0 fr. 30; Ulpu Bonuti, 0 fr. 20; la camarade Anna Réchiste, 0 fr. 30; plusieurs bons bougres de la campluche, 0 fr. 45; excédent d'écot, 0 fr. 60. — Total: 2 fr. 20.

Par P. St-Etienne, collecte, 3 francs.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert.	1.00	1.30
Endehors, par Zé d'Axu, le volume	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume	2.50	2.80
La Société Future, le volume	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyousetés de l'Exil, par C. Malato, le volume	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année	8 »	8.60

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

